

« L'idiot de la famille »

Ouvrages recensés :

Michel Gosselin, *Tête première*, Montréal, Triptyque, 1995, 158 p., 18 $.
Jean-François Chassay, *Les ponts*, Montréal, Leméac, 1995, 264 p., 27,95 $.
Hélène Monette, *Unless*, Montréal, Boréal, 1995, 192 p., 19,95 $.

par Frédéric Martin

Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 81, 1996, p. 27-28.

Michel Gosselin, *Tête première*, Montréal, Triptyque, 1995, 158 p., 18 $.
Jean-François Chassay, *Les ponts*, Montréal, Leméac, 1995, 264 p., 27,95 $.
Hélène Monette, *Unless*, Montréal, Boréal, 1995, 192 p., 19,95 $.

L'idiot de la famille

Il faut se méfier des anti-héros de romans : leur existence apparemment lisse dissimule en réalité des cadavres dans les placards, des secrets inavouables, des araignées dans le plafond.

ROMAN
Frédéric Martin

LES FAMILLES ONT PARFOIS DU BON. Prenez le docteur Guy Chartrand, l'un des personnages de *Tête première*, le roman de Michel Gosselin : depuis longtemps il connaît les zones d'ombre qui tourmentent son frère Roger, un vieil abbé qui fut chassé du séminaire de Saint-Hyacinthe, après y avoir enseigné pendant plus de vingt ans, pour cause de pédophilie. Le prêtre, comme il arrive trop souvent dans les séminaires, brûlait pour Jean Roseberry, un adolescent au visage d'ange, mais au corps on ne peut plus aguichant. Aujourd'hui on a permis au vieillard de revenir à Saint-Hyacinthe, et tous ne semblent plus éprouver que du respect pour celui qui va bientôt mourir — d'autant que l'abbé, s'il commit un bien gros péché, fut aussi un grand artiste qui laissa à l'institution de magnifiques sculptures ; même son frère s'emploie à le rassurer et l'exhorte à faire la paix avec lui-même.

La faute de l'abbé



Mais Roger est à jamais hanté par le souvenir et la culpabilité, à jamais torturé par cette faute dont les autres ignorent l'ampleur réelle. L'adolescent ne s'en est pas remis ; des décennies plus tard, l'abbé reste le seul à savoir que son désir a eu des conséquences tragiques. Pourtant, Dieu lui-même ne lui a-t-il pas pardonné, qui envoie au vieillard la présence ô combien réconfortante et compréhensive du jeune et beau Stéphane Carter ?

Tête première (quel titre peu inspiré, et peu inspirant ; mais peut-être est-ce une allusion à la fellation, pratique à laquelle s'adonnait Roger quand on le surprit avec son jeune élève) aborde, on le voit, un thème délicat, voire scabreux, que malheureusement son auteur ne parvient ni à renouveler ni à enrichir. Ainsi, Gosselin n'échappe guère au lieu commun, qui écrit des pages lénifiantes et convenues sur le charme pervers, provocant que les satyres attribuent à l'innocence ; d'ailleurs, quand, à la faveur de retours en arrière, sont relatés les états d'âme et les actes de l'abbé, c'est bien en présence d'un satyre, de bas étage encore, qu'on a l'impression de se trouver.

Michel Gosselin

Il manque aussi à ce roman une rigueur et une cohésion. Il appert finalement que Michel Gosselin a abordé un sujet piégé, que ce sujet eût commandé un ton et un traitement plus singuliers, et que l'auteur n'a pas trop su y faire.

Le cahier noir



CHASSAY
LES PONTS

Avec *Les ponts*, son deuxième roman (le premier, *Obsèques*, est paru chez Leméac en 1991), Jean-François Chassay, lui, a versé dans le ludique.

En avant-scène : l'histoire d'une famille, les Dupont, avec un arrêt sur la journée du 19 octobre 1993. Ils sont cinq frères et sœurs : Stéphane, Emma, Normand, Pierre et Paule. Cette dernière, Paule, on la perd de vue assez vite : la pauvre est assassinée, au début de cette fatale journée d'octobre. Et par son frère Stéphane en plus, de toute évidence. Quelle famille ! Son forfait accompli, Stéphane court se réfugier à Longueuil — traversée du pont Jacques-Cartier, donc —, chez son frère Normand. Un cas, celui-là, maniaque à la limite du pathologique, vaguement idiot peut-être, allez savoir. Parlant de maniaque, voilà Pierre, travailleur de nuit, qui fait une fixation sur les tueurs en série. Restent Emma, plutôt normale, qui vit depuis quinze ans avec le même homme, et Claire, qui ne sait pas si elle est enceinte de Stéphane ou de Normand, qui est censée accoucher le 21 octobre, mais accouchera évidemment le 19.

Malgré ce que peut laisser croire le début plutôt brutal du roman, nos cinq frères et sœurs ont l'esprit de famille. Sans doute que l'aïeul, le docteur Georges Dupont, y est pour quelque chose.

> *C'est en 1842, 151 ans auparavant pour être précis, [qu'il] se procura, pour la première fois, un de ces cahiers noirs qui allaient marquer l'histoire de la famille.*

Tous les jours, à partir de ce moment, matin, midi et soir, il nota la température tout en prenant soin, « avant d'observer le thermomètre », de « traduire subjectivement en sensations de chaud et de froid les effets des conditions atmosphériques ». Les cahiers noirs se sont transmis de génération en génération — on en est maintenant à la cinquième — pour finalement aboutir entre les mains de Stéphane qui poursuit, comme ses prédécesseurs, le projet, aussi dérisoire que contraignant, de l'ancêtre.

Ce cher Georges ! On apprendra, à la fin, quel grand mystificateur il fut (et la signification du fameux 19 octobre). Sans révéler le dénouement,

disons seulement que le médecin pratiquait la « contrainte » chère aux écrivains de l'OULIPO (OUvroir de LIttérature POtentielle), un exercice dans lequel excellait Georges Perec, à qui Chassay a d'ailleurs consacré un essai (*Le jeu des coïncidences dans* La vie mode d'emploi *de Georges Perec*, Hurtubise HMH/Le Castor astral, 1992). Au fait, *Les ponts* se veut un hommage à son écrivain fétiche, et le récit lui adresse plusieurs clins d'œil : par exemple, ces repas « alphabétiques » que rêve de réaliser le conjoint d'Emma — avec des mets commençant tous par un *a*, puis par un *b*, et ainsi de suite jusqu'à *z*, pour vingt-six repas dans l'année — s'inspirent des repas monochromes (entièrement rouges, ou dorés, ou noirs) que prépare une cuisinière de *La vie mode d'emploi*.

Chassay lui-même utilise plusieurs contraintes, dont celle, qui nous est dévoilée, consistant à faire de chaque début de chapitre une variation sur les premières lignes ou la première page d'une œuvre (d'Aquin, de Céline, de Don DeLillo, de Genet, de Kerouac, etc.). Il en résulte un récit ludique, cependant plutôt artificiel, et où les personnages demeurent somme toute secondaires. Aussi *Les ponts* est-il moins un roman familial comme tel qu'un brillant exercice intellectuel et stylistique.

Génération « X »

« Si je n'avais pas mal, qui diable pourrais-je être ? » se demande Milou, l'une des trois narratrices du deuxième roman d'Hélène Monette. Pas vraiment optimistes, donc, les personnages d'*Unless*.

L'héroïne du récit, qui livre du courrier à vélo dans les rues de Montréal — profession : coursière —, occupe en somme l'un de ces emplois précaires et mal rémunérés qui tendent à devenir le lot coutumier des jeunes de plus ou moins trente ans. Elle s'appelle Annette : « C'est en baisant avec Picot que le nom Unless était sorti du sac. » Mais la baise, puisqu'on en parle, c'est comme le boulot : intermittent. Le sexe n'est plus l'opium du peuple. La drogue ? Red, la petite sœur d'Unless — « une réserve d'enfer pour tout bagage » —, fume du crack ; voilà qui fait plutôt mauvais genre. Moins chic que la coke, en tout cas. L'autre sœur, Milou, verse dans les thérapies en tous genres — sa drogue à elle —, sans jamais en trouver une qui la guérisse. Pour compléter le tableau, Chut, le benjamin, est schizophrène.

Hélène Monette
Unless



Hélène Monette

De temps en temps, Milou et Red parlent, histoire de donner un autre point de vue. Mais c'est Unless qui assume l'essentiel de la narration. À vélo, on ne va pas loin, elle ne contredira personne là-dessus. « Mais vous savez, j'aime la vie. Même si je suis jalouse de la plupart qui en vivent une », avoue Unless. Parce que sa vie, à elle, n'en est pas tout à fait une. Petit boulot, petite misère, avenir aléatoire, pour ne pas dire bloqué : ainsi va l'existence. Cependant, Unless voit tout, ce qui l'empêche d'être dupe, et c'est peut-être une consolation.

Unless est un portrait de la génération « X », comme on appelle aujourd'hui ces jeunes gens désenchantés qui n'ont plus grand-chose à espérer de ce monde-ci. Mais il serait injuste pour Hélène Monette de n'y voir que cela. Voilà un récit profondément actuel, d'une écriture percutante et précise, énergique en diable. Animé par le sentiment tragique de la vie, pourrait-on dire. Et habité par une constante ironie. C'est aussi désespéré que sympathique, et Unless fait une bien intéressante héroïne.